

journal plein

d'humour et de bandes dessinées - n° 1

fév. 69 - mensuel

charlie

3 francs



le prochain numéro de charlie sera en vente le 1^{er} mars

charlie

Journal plein d'humour et de bandes dessinées
mensuel - février 69

n° 1

sommaire

- 1 Editorial
- 2 Al Capp : Li'l Abner
- 15 Cardon : la vie est un long pavement à rebours
- 18 Alfred de Musset et Wolinski : Portia
- 22 Reiser : les roses blanches
- 23 Le journal de Delfeil de Ton
- 25 Jack Wohl : Alphabète
- 27 Bernier : Jeanneton
- 28 Gébé : une noix
- 30 Möbius : 2R/R2+R1
- 33 Schulz : Peanuts
- 43 Jean Richepin : Constant Guignard (ill. Fournier)
- 46 Le courrier de Charlie
- 47 Homère, Lob et Pichard : Ulysse
- 55 Cabu : le grand Duduche
- 58 Cavanna : l'affaire des suicidés de la Tour Eiffel
- 64 John Miles : Perkins



Directeur de la publication : Georges Bernier
Rédacteur en Chef : Delfeil de Ton
Ange tutélaire : Cavanna
Editions du Square, s.a.r.l. au capital de 30.000 F
Siège social: 35, rue Monthonlon, Paris 9^e - Tél. TRU. 66-90
Dépôt légal: 1^{er} trimestre 1969
Imprimerie: Colombi G. S.p.A. - Pero (Milano)
Distribution : NMPP
Abonnement (12 numéros) : 30 F par an
Le numéro : 3 F
Imprimé en Italie

Pourquoi une nouvelle revue ? Pour vous faire rire.

La bande dessinée, en France, n'avait pas très bonne réputation. Puis le snobisme s'en est mêlé. On a raconté plein de bêtises et, surtout, on a publié n'importe quoi. Le résultat, c'est que, maintenant, en France, la situation de la bande dessinée est pire que jamais.

Nous aimons la bande dessinée et nous avons la ferme intention de vous la faire aimer. Comment ? D'abord en vous présentant les meilleures d'entre elles, et seulement les meilleures d'entre elles, dans la meilleure traduction possible. Ensuite, en ne vous en mettant pas plein la vue à coups d'érudition, en ne jouant pas à l'esbrouffe avec des noms que vous ne pouvez pas connaître. Enfin, en ne vous assénant pas notre interprétation des œuvres, en nous contentant de vous les montrer. La bande dessinée, comme tout le reste, est toute simple. Elle n'a pas besoin de gloses, et surtout pas de glosateurs.

La France, qui peut s'ennorgueillir d'un des rares grands journaux d'humour, « Hara-Kiri », nous pouvons bien le dire puisque c'est nous qui le faisons, la France possède les rédacteurs-en-chef les plus fermés à l'humour qui soient au monde. Ce qu'ils ne comprennent pas, ils sont persuadés que vous ne sauriez le comprendre. C'est la raison pour laquelle, pour ne prendre qu'un seul exemple, le grand public français ignore presque totalement les « Peanuts », de Schulz, qui font rire le monde entier depuis plus de quinze ans. Nous les publierons tous les mois. Nous verrons bien si vous êtes aussi bêtes qu'on nous l'a dit.

De même, nous publierons tous les mois « Li'l Abner », de Al Capp, dans une traduction iné-



dite, très éloignée des transpositions indigentes que vous avez pu rencontrer ici ou là.

Il n'y a pas que ça, dans la revue. Il y a aussi un sommaire, à ma gauche.

La bande dessinée n'est plus seulement américaine, si tant est qu'elle l'ait jamais été. Les Européens, et plus spécialement les Français, n'y font pas mauvaise figure. Au contraire, ils ont souvent su la faire sortir du moule dans lequel les Américains l'ont enfermée pour des raisons de commodité commerciale. L'auteur américain, en effet, n'est jamais libre dans le choix du format, il l'est bien rarement dans la longueur de ses histoires. Ce mois-ci, pour notre premier numéro, nous avons fait la part belle aux Français, parce que ce journal doit bien sûr leur permettre de s'exprimer et de trouver leur meilleur public. Dès le mois prochain, nous vous présenterons Guido Crepax, la révélation italienne de ces trois dernières années. De Crepax, tous les gens un peu au courant ont coutume de dire : « Mais qu'attend-on pour le publier en France ? » Cette question ! On attendait « Charlie ».

J'ai dit en commençant que nous publions cette revue pour vous faire rire. C'est vrai. C'est la raison pour laquelle nous avons exclu de notre choix des auteurs excellents, mais qui ne cherchent pas à faire rire. C'est également la raison pour laquelle nous excluons des vieilles bandes attendrissantes, souvent remarquables, mais qui ne font plus rire. Il y a des revues plus spécialisées pour cela.

Enfin, ce journal, s'il s'appuie sur la bande dessinée, n'entend pas s'interdire les autres formes d'humour. D'ailleurs, vous verrez bien.



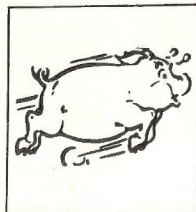
MAMMY YOKUM
la mère



LI'L ABNER
le fils aîné



TINY
le fils cadet



SALOMEY

introduction à dogpatch

Il y a eu deux chocs dans ma vie. A quinze ans, j'ai rencontré Gargantua. A trente, Li'l Abner.

Je veux vous faire connaître Li'l Abner.

Li'l Abner, c'est le Gargantua du XXème siècle. Li'l Abner est inconnu en France, naturellement. Pourtant, la France ne rechigne pas, d'ordinaire, sur ce qui vient d'Amérique, le meilleur et le pire. Plutôt le pire. Mais Li'l Abner, le public de chez nous n'aimerait pas. Les éditeurs de chez nous sont formels. Les éditeurs connaissent le public, c'est leur métier. Moi, le public, je ne le connais pas. Moi, je SUIS le public. Li'l Abner, moi, je m'en ferais mourir.

Je ne vais pas vous faire l'article. Voilà l'objet. Vous aimez ou vous n'aimez pas. Je vous jette, en vrac, une poignée d'adjectifs, choisissez: énorme, imbécile, vulgaire, amoral, vachard, cynique, tendre, dingue, infantile, commercial, truculent, absurde, morbide, merveilleux.

Si vous n'aimez pas, tant pis. Tant pis pour VOUS. Vous passez à côté de quelque chose. Moi je vous le dis: Li'l Abner, c'est une épopée. Et je m'y connais en épopées.

Si vous êtes ce qu'on appelle un homme fait, ça vous venge de la résidence, de la moquette et des traites de la voiture. Si vous êtes encore un jeunot, ça vous venge d'avance de tout ça.

Surtout, — surtout! — Li'l Abner possède une qualité que n'ont aucune de ces emmerdantes prétentieuses sophistiquées histoires à l'érotisme compliqué et niais qui se veulent « bandes dessinées pour adultes ». Une qualité formidable: Li'l Abner pète de santé.

Essayer de traduire Li'l Abner, c'est pas rien. Je suis très ému. Je ferai de mon mieux. Mais, quoi que je fasse, je ne pourrai jamais vous faire passer sur la langue la saveur inimitable de l'original.

Oh, que je voudrais vivre à Dogpatch!

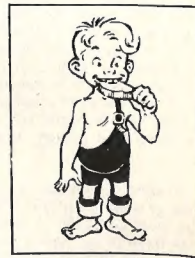
LE TRADUCTEUR



PAPPY YOKUM
le père



DAISY MAE
la femme de Li'l Abner



HONEST ABE
le fils de Li'l Abner
et de Daisy Mae



SADIE HAWKINS



SAM LE MARIEUR



LE VIEUX MOSE



ALICE LA SORCIERE

LI'L ABNER

le mariage de Tiny Yokum

Dans le petit village pas tellement mythique de Dogpatch (U.S.A.) vivent deux sortes de gens: la famille Yokum, et les autres.

Les Yokum sont pauvres mais honnêtes. Les autres sont seulement pauvres. Les Yokum sont gentils, confiants, loyaux, généreux et purs de cœur. Les autres, non.

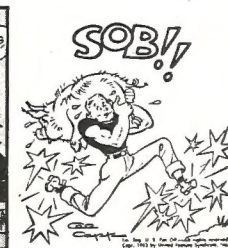
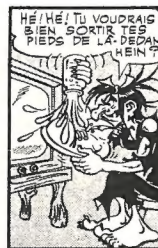
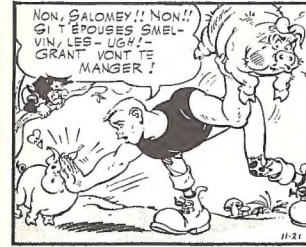
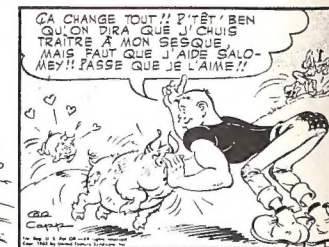
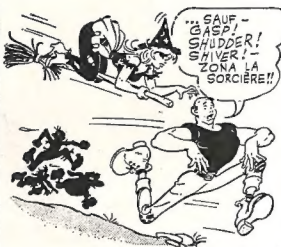
La famille Yokum repose sur un pilier: la minuscule Mammy. Grâce à son énergie, à ses principes, à son bon sens, à sa foi en la mission sacrée des Etats-Unis et à son terrible uppercut du droit, les Yokum, s'ils sont en loques comme les autres Dogpatchiens, sont du moins en loques propres et bien repassées. Mammy Yokum fume la pipe. A Dogpatch, toutes les femmes convenables fument la pipe.

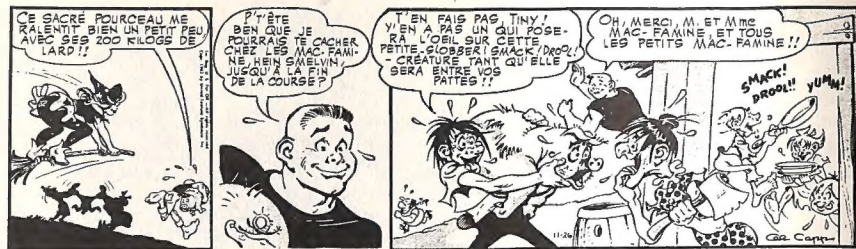
J'ai choisi cet épisode pour débiter parce qu'il met en scène l'institution n° 1 de Dogpatch: le Sadie Hawkins Day.

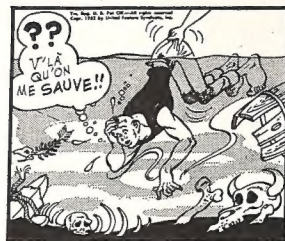










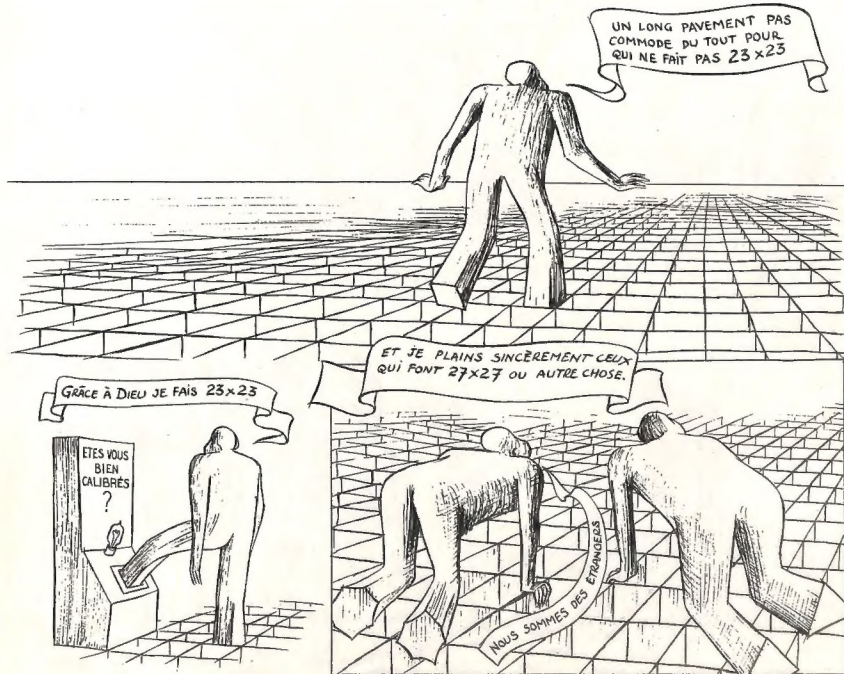


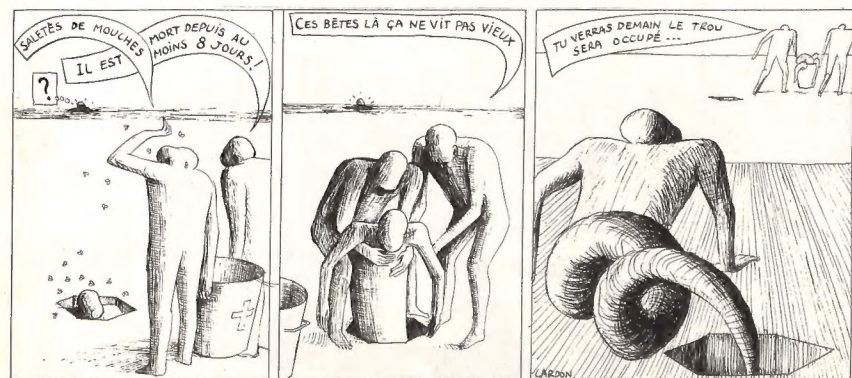
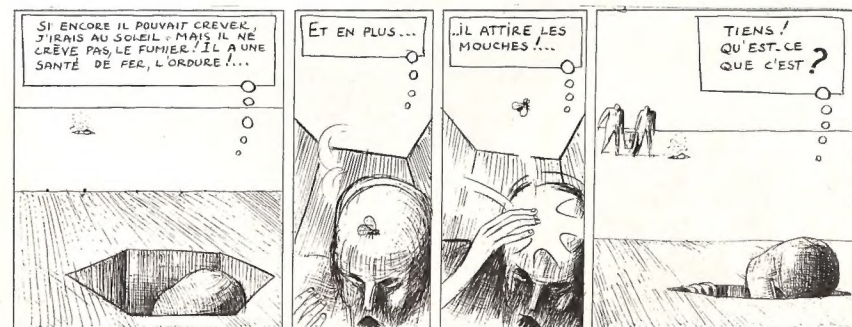
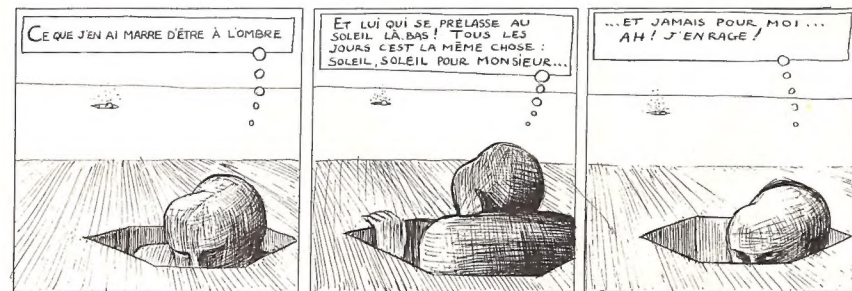
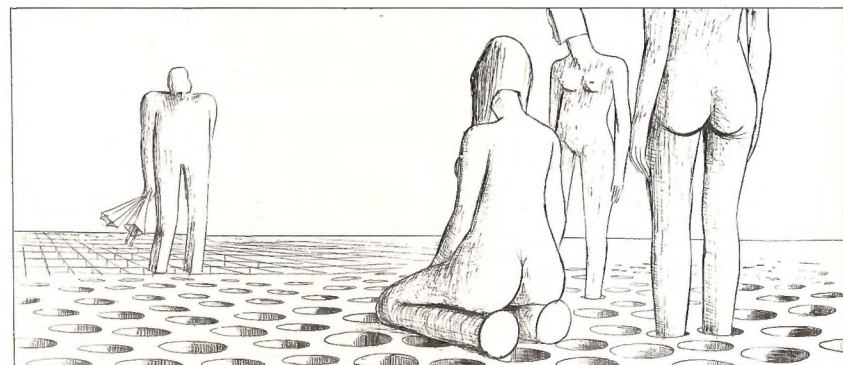
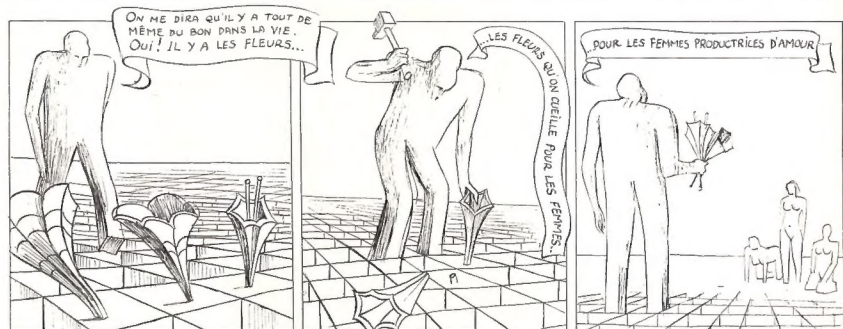
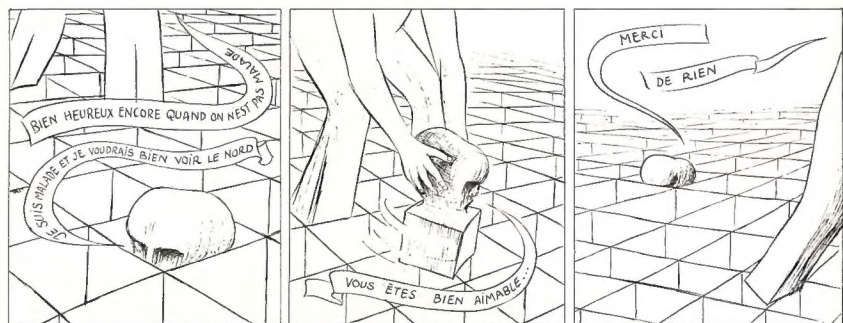


FIN
de l'épisode

la vie

est un long pavement à rebours





Wolinski, c'est comme Picasso. Il sait dessiner, quand il veut! En 1961, il avait illustré cette poésie d'Alfred de Musset. C'est plein d'allusions à la guerre d'Algérie. A vous de transposer.

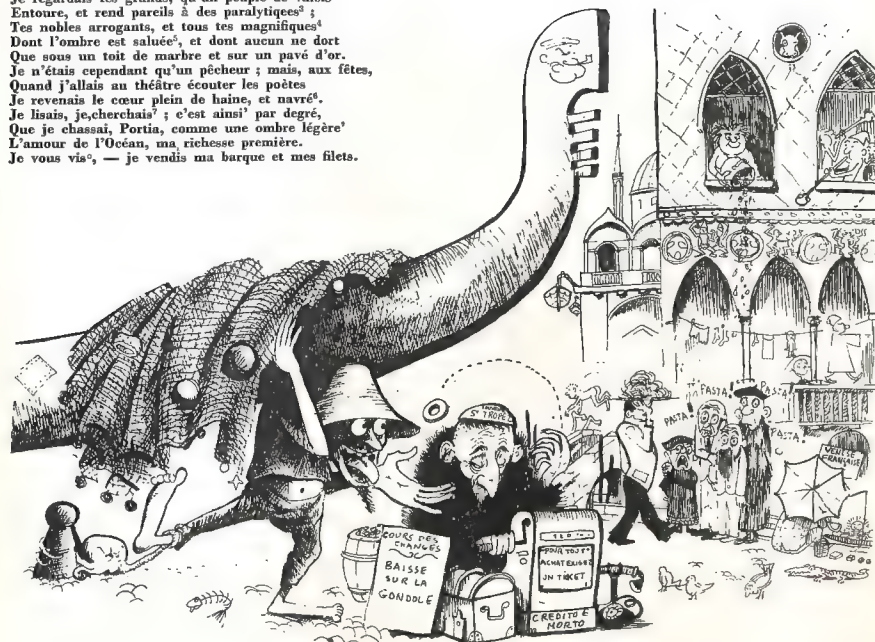
Alfred de Musset

mise en scène de
Georges Wolinski

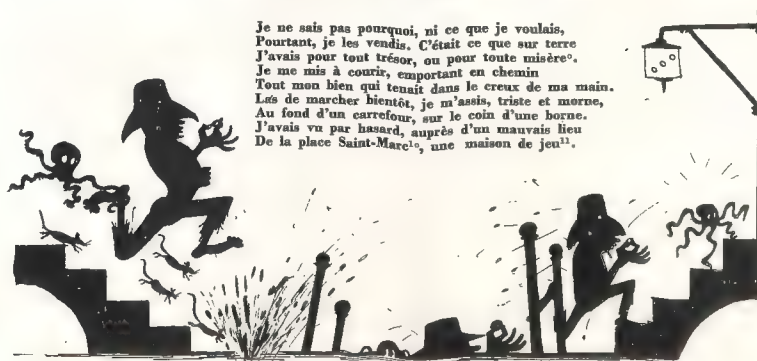
... Venise! à perfide cité,
A qui le ciel donna la fatale beauté,
Je respirai cet air dont l'âme est amollie,
Et dont ton souffle impur empesta l'Italie!



Pauvre et pieds nus, j'errais sous tes palais.
Je regardais tes grands, qu'un peuple de valets
Entoure, et rend pareils à des paralytiques;
Tes nobles arrogants, et tous tes magnifiques
Dont l'ombre est saluée, et dont aucun ne dort
Que sous un toit de marbre et sur un pavé d'or.
Je n'étais cependant qu'un pêcheur; mais, aux fêtes,
Quand j'allais au théâtre écouter les poètes
Je revenais le cœur plein de haine, et navré.
Je lisais, je cherchais; c'est ainsi par degré,
Que je chassai, Portia, comme une ombre légère
L'amour de l'Océan, ma richesse première.
Je vous vis, — je vendis ma barque et mes filets.

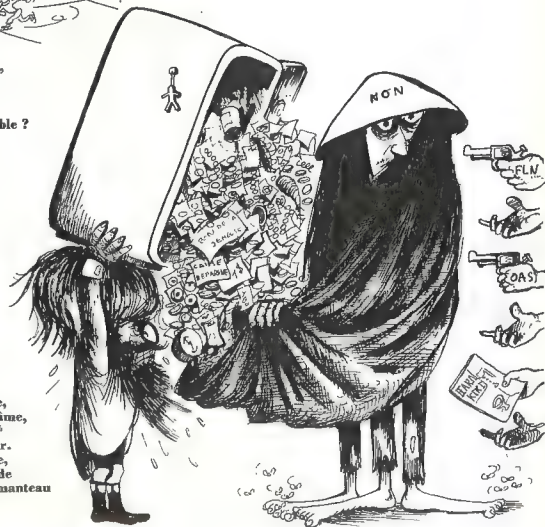


Je ne sais pas pourquoi, ni ce que je voulais,
Pourtant, je les vendis. C'était ce que sur terre
J'avais pour tout trésor, ou pour toute misère.
Je me mis à courir, emportant en chemin
Tout mon bien qui tenait dans le creux de ma main.
Las de marcher bientôt, je m'assis, triste et morose,
Au fond d'un carrefour, sur le coin d'une borne.
J'avais vu par hasard, auprès d'un mauvais lieu
De la place Saint-Marc, une maison de jeu¹¹.





J'y cours. Je vidai ma main¹ sur une table,
Fuis, muet, attendant l'arrêt² inévitable,
Je demeurai debout. Ayant gagné d'abord³,
Je résolus de suivre⁴ et de tenter le sort.
Mais pourquoi vous parler de cette nuit terrible ?
Toute une nuit, Portia, le démon invincible
Me cloua sur la place, et je bis devant moi
Pièce à pièce tomber la fortune d'un roi.



Ainsi je demeurai, songeant au fond de l'âme,
Chaque fois qu'en criant tournait la roue infâme,
Que la mer était proche, et qu'à me recevoir⁵
Serait toujours tout prêt ce lit profond et noir.
Le banquier cependant, voyant son coffre vide,
Me dit que c'était tout. Chacun d'un œil avide
Suivait mes mouvements ; je tendis mon manteau
On me jeta dedans la valeur d'un château,
Et la corruption⁶ de trente courtisanes.



Je sortis. — Je restai trois jours sous les platanes
Où je vous avais vue, ayant pour tout espoir,
Quand vous y passeriez, d'attendre et de vous voir.



Tout le reste est connu de vous ...

les roses blanches



le journal de delfeil de ton

Mardi 1er. — C'est mardi.

Mardi 2. — Encore mardi. Bizarre !

Mardi 3. — Oh oh oh ! Est-ce que de Gaulle aurait démissionné par hasard ?

Mercredi 4. — Mercredi, enfin ! La semaine promet d'être longue !

Jeudi 5. — Ce matin, le laitier m'a livré le journal. En effet, les livreurs de journaux sont en grève. Le laitier, briseur de grèves, comme tous les laitiers, livre donc le journal. Le journal ne parle que de la grève des vaches à lait. Ce qui explique la présence de cette bouteille vide devant ma porte ce matin. Il y avait une lettre à l'intérieur de cette bouteille. Mais je n'ai pas réussi à lui faire passer le goulot. Casser la bouteille, il n'y fallait pas songer : elle est consignée quarante centimes. Sans doute cette lettre, à l'intérieur de la bouteille, expliquait-elle pourquoi cette bouteille était vide. Ils auraient mieux fait de mettre une lettre devant la bouteille pour expliquer comment faire sortir une lettre par le goulot d'une bouteille.

Vendredi 6. — Fin de la grève

des vaches à lait. Grève des laitiers.

Mardi 7. — Encore mardi ! Allez vous étonner si les gens se mettent en grève ! 4 mardis dans la semaine ! Et pas un seul samedi ! Pas l'ombre d'un dimanche !

Lundi 8. — Voici le premier lundi depuis longtemps. Dans la rue, les gens commencent à se parler. Si j'étais le Gouvernement, je me méfierais.

Mardi 9. — C'est mardi. Normal. Rien à dire.

Mercredi 10. — Fin de la grève des laitiers. Ils ne livrent pas le journal, puisque les vaches à lait ont repris le travail depuis longtemps. En effet, le cumul est interdit. Malgré tout, la semaine a l'air mieux parti que la semaine dernière. D'ailleurs, dans la rue, les gens recommencent à se regarder de travers.

Jeudi 11. — Allocution du Premier Ministre. Très bien, très digne, jolie cravate. Il a dit que les livreurs de journaux devraient reprendre le travail.

Vendredi 12. — Les livreurs de journaux ne sont pas restés sourds à l'appel du Premier Ministre. J'ai lu mon premier jour-

nal depuis le vendredi 6, jour où les laitiers se sont mis en grève. Il paraît qu'à l'étranger ça va très mal aussi, question calendrier. Aux Etats-Unis, c'est mardi tous les jours depuis mardi. En Italie, on n'aurait pas vu un mardi depuis trois semaines !

Samedi 13. — Premier samedi du mois. Il fait un temps clair. Dans la ramure, en face de chez moi, un petit oiseau chante. Lui aussi, il est content qu'on soit samedi.

Dimanche 14. — C'est l'abbé Mardi qui a fait le sermon à la messe d'onze heures. Il a parlé qu'on doit s'aimer les uns les autres et que les civilisations sont mortelles.

Lundi 15. — Je crois que je suis amoureux. Elle s'appelle Liliane. Elle travaille dans le bureau où que madame Léonard elle travaille aussi. Je ne connais pas cette madame Léonard. En tout cas, ces gens-là causent bien mal. Comme de toutes manières c'est simplement pour coucher avec, ça m'est bien égal la façon dont elle s'exprime. Nous avons rendez-vous demain, sept heures, devant le mo-

le journal de delfeil de ton

nument aux morts de la gare Saint-Lazare.

Mercredi 16. — J'avais rendez-vous aujourd'hui mardi, mais on est mercredi. D'autre part il y a une grève des cheminots, la gare Saint-Lazare est fermée. Je ne suis donc pas allé au rendez-vous.

Mardi 17. — Comme c'était mardi je suis allé au rendez-vous. Malheureusement la gare Saint-Lazare était toujours fermée à cause de la grève. Nous vivons une drôle d'époque. Si j'avais eu un mort à honorer au monument, je ne pouvais même pas y aller !

Mardi 18. — Ça recommence ! Encore un mardi ! Les enfants des écoles, au nombre de 500.000, ont défilé de la Porte de Pantin au Carrefour Cadet pour protester contre la suppression du jeudi qui aurait dû avoir lieu aujourd'hui.

Jeudi 19. — Les enfants des écoles, au nombre d'un million, ont défilé de la Place Voltaire à l'Oratoire de Louis XVI pour protester contre les brutalités de la police, hier, au cours de leur première manifestation.

Vendredi 20. — La police a arrêté 888 enfants des écoles. Les enfants des écoles, au nombre de 2 millions, ont défilé du Pont de Bir-Hakeim au Château de Vincennes pour demander la libération de leurs camarades. De Gaulle doit parler à la télévision mardi prochain.

Mardi 21. — Le mardi ayant eu lieu plus tôt que d'habitude (si j'ose dire !), de Gaulle n'a pas parlé car son discours n'était pas terminé. Ce sera pour mardi prochain.

Mercredi 22. — Les laitiers menacent de se mettre en grève si

les enfants des écoles continuent à perturber la circulation. Ils sont appuyés par la Fédération des Livreurs de Journaux.

Jeudi 23. — Rencontré Lilliane sur le Parvis Notre-Dame. Elle a fait semblant de regarder les statues pour ne pas me voir. De mon côté j'ai également fait semblant de ne pas la voir non plus. La situation sociale est trop grave pour songer à la bagatelle.

Vendredi 24. — Normalement, demain devrait être un samedi et ce samedi devrait être suivi d'un dimanche. Voici dix jours que la semaine dure, avec des hauts et des bas. La police a libéré les enfants des écoles. Nous ne manquerons donc pas de lait, ni de journaux. La gare Saint-Lazare, elle, est toujours fermée.

Samedi 25. — Deuxième samedi du mois. Le temps est clair. Dans la ramure, en face de chez moi, un petit oiseau a chanté toute la journée. Il est bien heureux, lui. Il n'a pas tous nos soucis.

Dimanche 26. — C'est encore l'abbé Mardi qui a fait le sermon à la messe d'onze heures. Il a dit qu'on ne s'aimait vraiment pas assez les uns les autres. Il radote. Par contre, il n'a pas parlé des civilisations qui sont mortelles. Peut-être a-t-il appris du nouveau à ce sujet ?

Lundi 27. — La France entière attend le discours de de Gaulle, demain. Saura-t-il persuader les cheminots de rouvrir la gare Saint-Lazare ?

Mercredi 28. — On est mercredi au lieu de mardi. De Gaulle parlera-t-il quand même ce soir ?

Mercredi 29. — De Gaulle n'a

pas parlé. C'est bien dans son caractère.

Mercredi 30. — C'est insensé ! Les mercredis, maintenant !

Mercredi 31. — Il paraît que de Gaulle est fou-furieux. Il a dit qu'il ne parlerait pas avant mardi, quoi qu'il arrive.

Mercredi 32. — Rencontré l'abbé Mardi. Je lui ai demandé s'il pense toujours que les civilisations sont mortelles. Il m'a dit que oui.

Mercredi 33. — Hier, le soleil ne s'est pas couché.

Mercredi 34. — Le soleil est toujours debout. Je ne sais plus comment je vis. Les enfants des écoles ont recommencé à défiler.

Mercredi 35. — Le bruit court que de Gaulle est retourné à Colombey. Il ne rentrerait que s'il y avait de nouveau un mardi. P.S. : 23 heures. Le soleil s'est couché, enfin !

Mercredi 36. — Aujourd'hui le soleil ne s'est pas levé et les électriciens se sont mis en grève. De Gaulle parle demain.

Mardi 37. — De Gaulle a été magnifique. Il a dit qu'il fallait : 1) que demain on soit mercredi et ce, pour la dernière fois de la semaine

2) qu'on passe au mois prochain dans les plus brefs délais 3) que le soleil se lève et se couche, à l'heure (il a bien insisté là-dessus)

4) que les enfants des écoles retournent à l'école comme leur nom l'indique

5) que la gare Saint-Lazare soit rouverte immédiatement.

Il a ajouté que les civilisations étaient mortelles, mais ça, M. l'abbé Mardi me l'avait déjà confirmé, à moi personnellement.

Jack Wohl

ALPHABETE

UN TAILLEUR ? TU
FERAIS MIEUX
D'ALLER VOIR
UN DOCTEUR, OUI.

MM

THÉODORE, NE ME RACONTE
PAS QUE C'EST TON
CHAPEAU QUI EST TROP
GRAND. TU ME CACHES
QUELQUE CHOSE !

TT

CESSE DE SUCER
TON PIED, CHARLIE.

CG

VOUS ÊTES VENU
SANS VOTRE
CHÈRE MOITIÉ,
MONSIEUR ONÉSIME

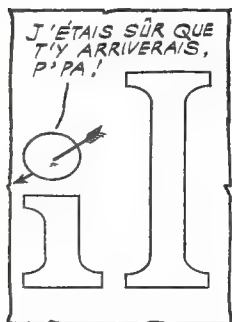
DO

MON CHER BERNARD,
OUBLIEZ UN INSTANT
QUE JE SUIS VOTRE
PATRON.

B

CES ANGLAIS ! ILS
M'AVAIENT DIT
QU'ON SERAIT
DEUX ET ON EST
TROIS !

two



jeanneton

Jeanneton prit sa faucille et partit couper les joncs. Le métier de coupeuse de joncs devenait de plus en plus difficile. A la campagne, les joncs se faisaient rares. C'est pourquoi Jeanneton était venue travailler dans la capitale.

Il y avait une grande semaine que Jeanneton n'avait pas trouvé le plus petit jonc à couper sur les Grands Boulevards. Déjà, la misère et la faim frappaient à la porte de l'humble logis. Emile était devenu maigre à faire pitié. Dans sa jeunesse, Emile avait été avaleur de sabres. C'est ce qui avait séduit Jeanneton. Maintenant, c'est à peine s'il pouvait avaler des joncs pour se nourrir : tout le reste le faisait vomir.

Emile avait entendu la pluie tomber pendant la nuit. Il était content. Les joncs, ça pousse quand il pleut. Aussi avait-il jeté Jeanneton en bas du lit avant même qu'il fasse jour. Il lui avait dit : « Fonce place de la Concorde. Là-bas, y'a plein de joncs qu'ont poussé cette nuit ».

Jeanneton n'avait même pas attendu le premier métro. Elle était partie à pied. Il tombait encore quelques gouttes, mais Jeanneton ne sentait pas la pluie tant elle était heureuse. Elle allait enfin pouvoir nourrir son pauvre Emile !

Lorsque Jeanneton arriva, bien essoufflée, place de la Concorde, elle fut un peu déçue de ne pas voir de joncs. Elle fit le tour de la place en scrutant chaque pavé. Hélas, pas la plus petite tige verte... Les larmes lui vinrent aux yeux. Cette fois, c'était la fin. Emile ne tiendrait pas le coup un jour de plus. Ce serait une grande misère.

C'est alors qu'elle l'aperçut. Son cœur bondit, ses larmes, soudain, se tournèrent en rire. Le bonheur l'enveloppa comme un bain chaud. Là, devant elle, un jonc se dressait ! Un jonc comme elle n'en avait jamais vu, un jonc énorme, droit, gras, gonflé de bonne sève nourrissante.

Jeanneton traversa la place en courant et en riant comme une folle. Elle palpa le jonc de ses mains avides. Elle en fit le tour en dansant la gigue. Et puis, sérieuse soudain, elle retourna ses manches et passa le gras de son pouce sur le tranchant de sa faucille. Son œil expert évaluait la pièce : ce ne serait pas un petit travail. A bien y regarder, ce jonc-là était même un peu gros pour qu'Emile puisse l'avalier tel quel. Mais Emile était un débrouillard et, la faim aidant, il arriverait bien à le manger. Jeanneton fit « Han ! » et la faucille s'abattit.

Jamais Jeanneton n'avait entendu parler d'un jonc aussi dur. Voilà plus d'une heure qu'elle cognait.

Elle n'en pouvait plus et le jonc était entamé si peu que rien. Jeanneton comprit qu'elle n'en viendrait pas à toute seule. Elle décida de courir chercher Emile. Dès qu'il saura qu'elle avait trouvé un jonc, sûr qu'il se lèverait, ce feignant-là ! Emile ne pensait qu'à bouffer.

Elle arriva dans la chambre toute hors de souffle. Il dormait encore, évidemment. Jeanneton le secoua, lui flanqua des gifles, des coups de pied. Emile ne se réveillait pas : il était mort. Mort de faim. Emile ne saurait donc jamais que Jeanneton avait trouvé un beau jonc pour lui. Jeanneton pensa que la vie n'est pas juste et elle pleura. Enfin, le plus triste, c'est pour ceux qui restent et maintenant, il fallait qu'elle pense à elle.

Jeanneton n'avait pas envie de mourir de faim comme Emile. Il lui fallait donc retourner toute seule couper le gros jonc et le rapporter à la maison. Elle prit la plus grande faucille, posa un baiser sur le front d'Emile et se remit en route.

La matinée était maintenant bien avancée. Les voitures encombraient les rues. Jeanneton arriva enfin.

Le jonc était toujours là, superbe, au beau milieu de la place. Personne n'était encore venu le couper. Elle en fut toute heureuse et, troussant son cotillon à cause de la gadoue, d'un pied léger elle s'élança.

Les automobilistes aussi.

Le premier, un peu timide, lui caressa le menton avec son rétroviseur. Jeanneton ne le regarda même pas.

Le deuxième, un peu moins sage, souleva son blanc jupon d'un bon coup de pare-chocs. Jeanneton se releva, haussa les épaules et reprit sa course sans se retourner.

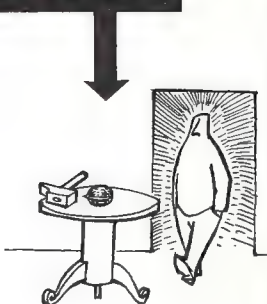
Le troisième, encore moins sage, la coucha sur le pavé. C'était un luron, celui-là, un chauffeur d'auto-bus qui savait y faire. Il traîna Jeanneton, accrochée par un pied à son aile avant gauche, sur une bonne trentaine de mètres. Jeanneton se releva encore. Heureusement, elle n'avait pas lâché la faucille. Le jonc était maintenant tout près. Elle fonça.

Ce que fit le quatrième, un quinze tonnes sans éducation qui revenait des Halles, on ne le sut jamais, car jamais on ne retrouva rien de Jeanneton.

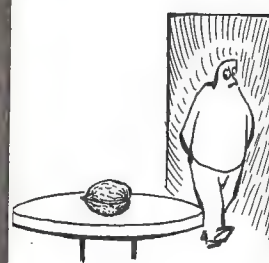
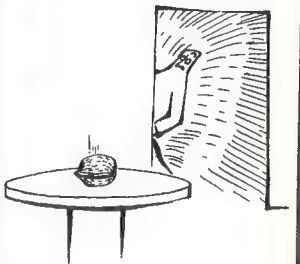
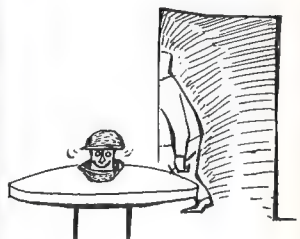
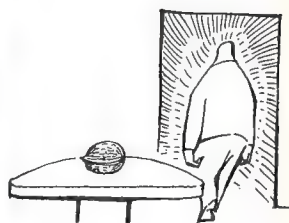
La morale de cette histoire, l'arlette, l'arlette, c'est qu'il faut toujours prendre les passages cloutés pour aller couper les joncs.

BERNIER

UNE NOIX



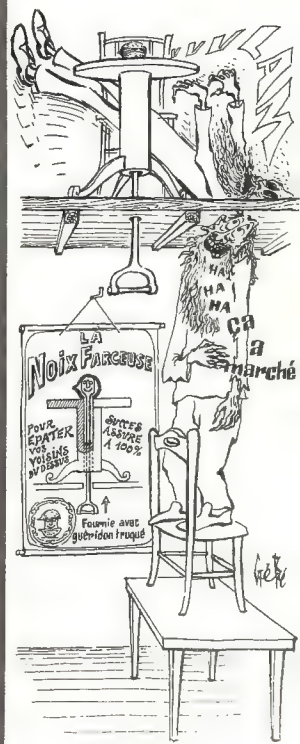
Tiens !
une noix
sur un
guéridon.

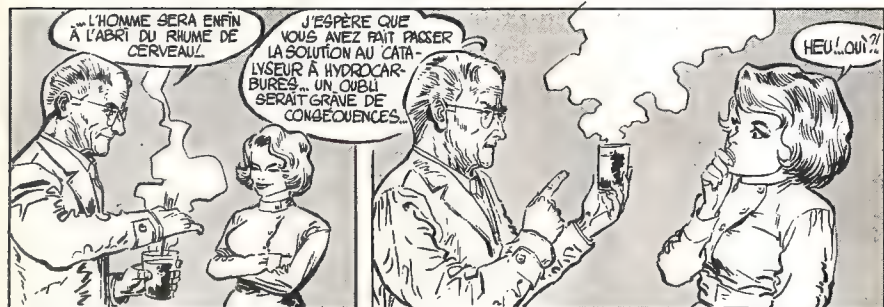
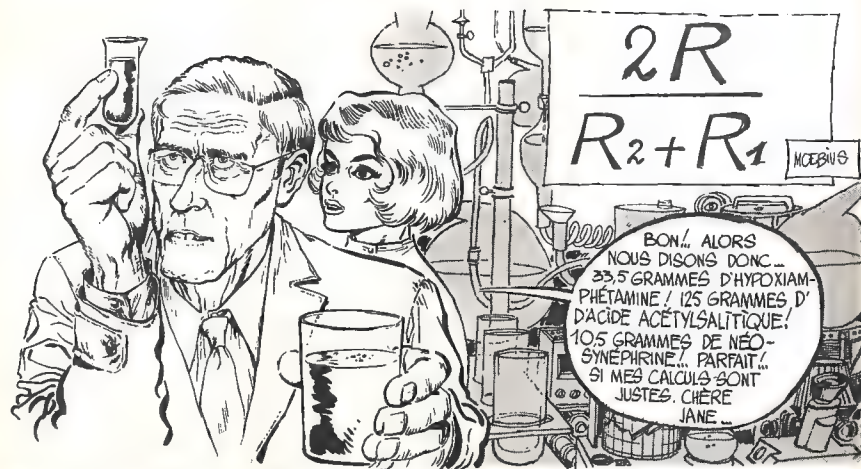


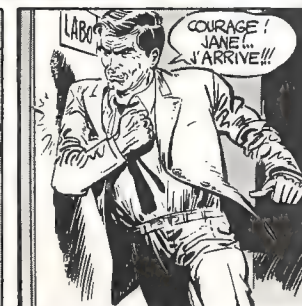
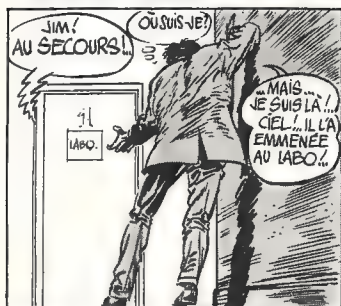
MAIS LE TEMPS PASSE.



ET UN BEAU JOUR ...

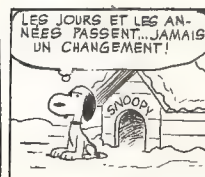




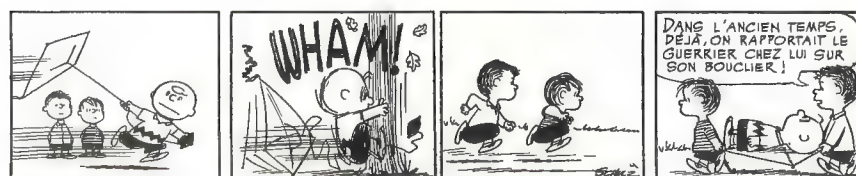
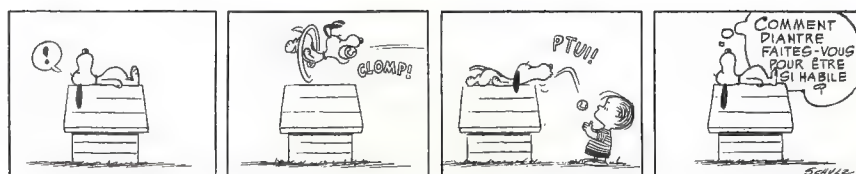


Charles M. Schulz

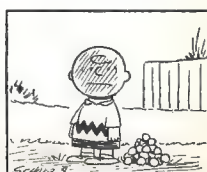
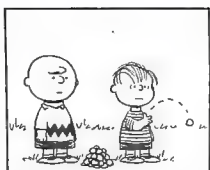
PEANUTS

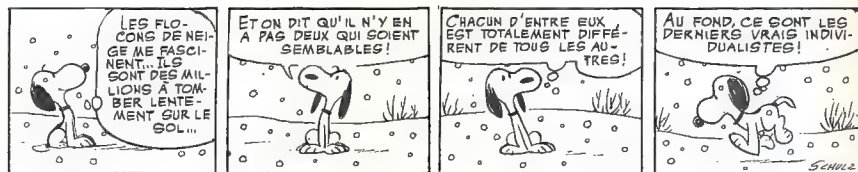












Jean Richepin

constant guignard

Poète bien connu des habitués de l'école primaire, Jean Richepin fut aussi un prosateur d'une méchanceté noire. Dans « Constant Guignard », il est l'écorce.



Les époux Guignard, mariés par amour, désiraient passionnément un fils. Comme si ce petit être tant souhaité voulait hâter l'accomplissement de leurs vœux, il vint au monde avant terme. Sa mère en mourut ; et son père, ne pouvant supporter cette mort, se pendit de désespoir.



Constant Guignard eut une enfance exemplaire mais malheureuse. Il passa son temps de collège à faire des pensums qu'il ne méritait pas, à recevoir des coups destinés à d'autres, et à être malade les jours de grande composition. Il finit ses études avec la réputation d'un cafard et d'un cancre. Au baccalauréat, il fit la version latine de son voisin, qui fut reçu, tandis que lui-même était expulsé des examens pour avoir copié.



De si malencontreux débuts dans la vie eussent rendu mauvaise une nature ordinaire. Mais Constant Guignard était une âme d'élite, et, per-

suadé que le bonheur est la récompense de la vertu, il résolut de vaincre la mauvaise fortune à force d'héroïsme.

Il entra dans une maison de commerce qui brûla le lendemain. Au milieu de l'incendie, comme il voyait son patron désolé, il se jeta dans les flammes pour sauver la caisse. Les cheveux grillés, les membres couverts de plaies, il parvint au péril de sa vie à enfoncer le coffre-fort et à en retirer toutes les valeurs.

Mais le feu les consuma dans ses mains. Quand il sortit de la fournaise, il fut appréhendé au collet par deux sergents de ville ; et un mois après on le condamnait à cinq ans de prison pour avoir essayé de s'approprier, à la faveur d'un incendie, une fortune qui ne courait aucun danger dans un coffre-fort incombustible.



Une révolte eut lieu dans la maison centrale où il était. En voulant secourir un gardien attaqué par les rebelles. Du coup, on l'envoya pour vingt ans à Cayenne.

Fort de son innocence, il s'évada, revint en France sous un autre nom, pensa qu'il avait dépisté la fatalité et se remit à faire le bien.

Un jour, dans une fête, il vit un cheval emporté qui entraînait une voiture droit dans le fossé du rempart. Il se jette à la tête du cheval, a le poi-



gnet tordu, la jambe cassée, une côte enfoncée, mais réussit à empêcher la chute inévitable. Seulement, l'animal rebrousse chemin, et va s'abattre au milieu de la foule, où il écrase un vieillard, deux femmes et trois enfants. Il n'y avait personne dans la voiture.

Dégouté cette fois des actes d'héroïsme, Constant Guignard prit le parti de faire le bien humblement et se consacra au soulagement des misères obscures. Mais l'argent qu'il portait à de



pauvres ménagères était dépensé au cabaret par leurs maris ; les tricotés qu'il distribuait à des ouvriers habitués au froid leur firent attraper des fluxions de poitrine ; un chien errant qu'il recueillit donna la rage à six personnes du quartier ; et le remplaçant militaire qu'il acheta pour un jeune homme intéressant vendit à l'ennemi les clefs d'une place forte.

Constant Guignard pensa que l'argent fait plus de mal que de bien et qu'au lieu d'éparpiller sa



philanthropie, il valait mieux la concentrer sur un seul être. Il adopta donc une jeune orpheline qui n'était point belle, mais qui était douée des

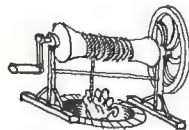
qualités les plus rares et qu'il éleva avec toutes les tendresses d'un père. Hélas ! il fut si bon, si dévoué, si aimable pour elle, qu'un soir elle se jeta à ses pieds et lui confessa qu'elle l'aimait. Il essaya de lui faire comprendre qu'il l'avait toujours considérée comme sa fille, et qu'il se croirait coupable d'un crime en cédant à la ten-



tation qu'elle lui offrait. Il lui démontra paternellement qu'elle prenait pour de l'amour l'éveil de ses sens, et lui promit d'ailleurs qu'il obéirait à cet avertissement de la nature en lui cherchant au plus vite un époux digne d'elle. Le lendemain, il la trouva couchée en travers de sa porte, un couteau dans le cœur.

Du coup, Constant Guignard renonça à son rôle de petit manteau bleu, et se jura que dorénavant, pour faire le bien, il se contenterait d'empêcher le mal.

A quelque temps de là, il fut mis par le hasard sur la piste d'un crime qu'un de ses amis allait commettre. Il aurait pu le dénoncer à la police ; mais il aime mieux tenter d'entraver le crime sans perdre le criminel. Il se mêla donc intimement à l'action qui se préparait, parvint à en saisir tous les fils, et attendit le moment précis de tout déjouer en arrangeant tout. Mais le co-



quin qu'il voulait ménager vit clair dans son jeu, et combina l'affaire de telle sorte que le crime fut commis, le criminel sauvé, et Constant Guignard arrêté.

Le réquisitoire du procureur général contre Constant Guignard fut un chef-d'œuvre de logique. Il rappela toute la vie de l'accusé, son enfance déplorable, ses punitions, son expulsion des examens, l'audace de sa première tentative de vol, sa complicité odieuse dans la révolte de la maison centrale, son évasion de Cayenne,

son retour en France sous un faux nom. A partir de ce moment surtout, l'orateur atteignit le plus haut degré de l'éloquence judiciaire. Il stigmatisa cet hypocrite de bonté, ce corrupteur de ménages honnêtes, qui pour assouvir ses passions envoyait les maris au cabaret boire son argent, ce faux bienfaiteur qui cherchait par des présents nuisibles à capter une popularité malsaine, ce monstre caché sous le manteau d'un philanthrope. Il approfondit avec horreur la perversité raffinée de ce scélérat qui recueillait des chiens enragés pour les lâcher sur le monde, de ce démon, aimant le mal pour le mal, qui risquait de se faire estropier en arrêtant un cheval emporté, et pourquoi ? pour avoir l'épouvantable jouissance de le voir se ruer dans la foule et écraser des vieillards, des femmes, de pauvres petits enfants. Ah ! un tel misérable était



capable de tout ! Sans nul doute il avait commis bien des crimes qu'on ne connaîtrait jamais. Il y avait mille raisons de croire qu'il avait été complice de ce remplaçant acheté par lui pour trahir la France. Quant à cette orpheline qu'il avait élevée et qu'on avait trouvée un matin tuée à sa porte, quel autre que lui pouvait l'avoir assassinée ? Ce meurtre était à coup sûr l'épilogue sanglant d'un de ces drames infâmes faits de honte, de débauche et de fange qu'on ose à peine remuer. Après tant de forfaits il n'était



même pas besoin de s'appesantir sur le dernier crime. Ici, malgré les dénégations impudentes de l'accusé, il y avait évidence absolue. Il fallait donc condamner cet homme avec toutes les rigueurs de la loi. On punissait justement, et on ne saurait trop punir. On avait affaire non seulement à un grand criminel, mais à un de ces génies du crime, à un de ces monstres de ma-

lice et d'hypocrisie qui font presque douter de la vertu et désespérer de l'humanité.

Devant un pareil réquisitoire, l'avocat de Constant Guignard ne pouvait plaider que la folie. Il le fit de son mieux, parla de cas pathologiques, disserta savamment sur la **névrose du mal**, représenta son client comme un monomane irresponsable, comme une sorte de Papavaine inconscient, et conclut en disant que de telles anomalies se traitaient à Charenton plutôt que sur la place de la Roquette. Constant Guignard fut condamné à mort à l'unanimité.



Des hommes vertueux, que la haine du crime rendait féroces, furent transportés de joie et crièrent bravo.

La mort de Constant Guignard fut comme son enfance, exemplaire mais malheureuse. Il monta sur l'échafaud sans peur et sans pose, la figure tranquille comme sa conscience, avec une sérénité de martyr que tout le monde prit pour une atonie de brute. Au moment suprême, sachant que le bourreau était pauvre et père de famille, il lui annonça doucement qu'il lui avait légué toute sa fortune, si bien que l'exécuteur ému s'y reprit à trois fois pour couper le cou de son bienfaiteur.

Trois mois plus tard, un ami de Constant Guignard apprit en revenant d'un lointain voyage la triste fin de cet honnête homme dont il connaissait seul les mérites. Pour réparer autant qu'il le pouvait l'injustice du sort, il acheta une concession à perpétuité, commanda une belle tombe en marbre et écrivit une épitaphe pour son ami. Il mourut le lendemain d'un coup de sang. Néanmoins, les frais ayant été payés d'avance, le guillotiné eut son sépulcre. Mais l'ouvrier chargé de graver l'épitaphe prit sur lui de corriger une lettre mal formée sur le manuscrit. Et le pauvre homme de bien, méconnu pendant sa vie, gît dans la mort avec cette épitaphe à perpétuité :

CI-GIT CONSTANT GUIGNARD
HOMME DE RIEN.



(extrait de « Les morts bizarres », Maurice Dreyfous éditeur)



la bibliothèque de charlie

CABU : Le grand Duduche (éditions Dargaud)

CAVANNA : 4, rue Choron (éditions Hara-Kiri)
Cavanna (éd. Julliard. Coll. Humour Secret)

GEBE : Rue de la Magie (éd. Losfeld)
Berck (éd. Hara-Kiri)

WOLINSKI : Album « Bizarre » n. 42 (J.J. Pauvert)
Histoires lamentables (éd. Hara-Kiri)
Ils ne pensent qu'à ça (éd. Denoël)
Je ne pense qu'à ça (J.J. Pauvert)
Je ne veux pas mourir idiot. Dessins (Denoël)
Je ne veux pas mourir idiot. Théâtre (J.J. Pauvert)

Pour paraître prochainement:

CABU : Le journal de Catherine

REISER : Mon papa

WOLINSKI : Je ne veux pas penser qu'à ça



le courrier de charlie

Ça vous suffit, les bandes dessinées de « France-Soir » ? Alors, qu'est-ce que vous attendez pour faire un journal qui ne serait pas un journal pour gosses et qui publierait des bandes dessinées ? Mais attention, hein, des bandes modernes, pas des vieux machins éventés. Et puis, ne vous mettez pas à genoux devant les américains : il y a de très bons auteurs en Europe, et en France particulièrement, et d'ailleurs je suis fier de dire que je suis chauvin. J'en suis presque aussi fier que d'être français. Et puis il faudrait que votre journal ait 68 pages. Mais attention, hein, pas plus de 3 francs ! Et puis, pourquoi que vous l'appelleriez pas « Charlie » ? C'est marrant, comme nom.

Claude P. Colombes

Et puis quoi, encore ?

Tous les mois, je lis « Hara-Kiri ». Ça me prend trois jours parce que ma famille de noctambules m'empêche de lire tant que tout le monde n'est pas couché. Après, je le relis, et ça me prend deux jours seulement parce que je me suis habitué aux mots difficiles. En tout, ça fait cinq jours. Trente moins cinq, ça fait vingt-cinq jours. Qu'est-ce que je m'ennuie, pendant vingt-cinq jours !

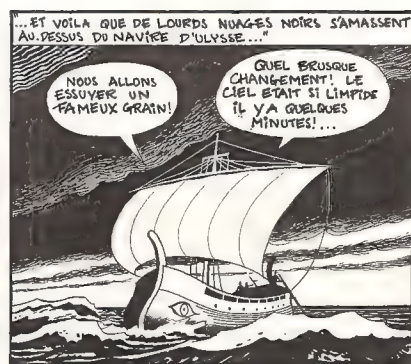
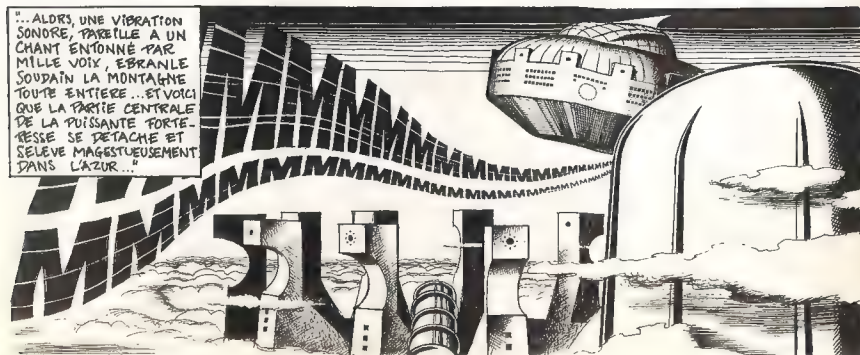
Vittorio Pezzuto - 06 Cannes

Eh bien, vous devez être content ! Si « Charlie » vous prend cinq jours aussi, ça n'en fera plus que vingt. Et comme nous publions un hebdomadaire à partir du 3 février et que quatre fois cinq vingt, ça fait juste le compte ! Les mois de trente-et-un jours, profitez donc du jour qui vous reste pour nous écrire.

Wolinski et Delfell de Ton vous disent: allez au Théâtre de Plaisance, 111 rue du Château, Paris 14°, pour voir Jérôme Savary, son Grand Magic Circus et ses animaux tristes. C'est le pied !









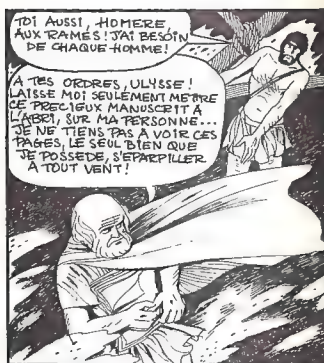
CAPITAINE !
LE VENT A FENDU
LA VOILURE !

LE NAVIRE
DONNE DE
LABANDE !



AMENEZ LES VOILES,
TOUT LE MONDE
AUX RAMES !

LE DRETOT DE CYTHÈRE
N'EST GUÈRE ÉLOIGNÉ,
NOUS DEVONS L'ATTEINDRE
COUTE QUE COUTE !



TOI AUSSI, HOMÈRE
AUX RAMES ! J'AI BESOIN
DE CHAQUE HOMME !

À TES ORDRES, ULYSSE !
LAISSE MOI SEULEMENT METTRE
LE PRÉCIEUX MANŒUVRE À
L'ŒUVRE, SUR MA PERSONNE...
JE NE TIENS PAS À VOIR CES
PAGES, LE SEUL BIEN QUE
JE POSSÈDE, S'ÉPARPILLER
À TOUT VENT !



PAR DIX FOIS, ULYSSE CROIT
ATTEINDRE CYTHÈRE, MAIS PAR
DIX FOIS, LES ÉLÉMENTS LIQUÈS
CONTRE LUI LE REPOUSSENT !...

INUTILE DE
S'OBSTINER, NOUS
N'ATTEINDRONS
PLUS CYTHÈRE !...



APRÈS DE LONGUES HEURES, ENFIN, LA FUREUR
DES VAGUES COMMENCE À S'APAISSER, LE CIEL
S'ÉCLAIRCIT... MAIS UN VENT IMPLACABLE
CONTINUE DE SOUFFLER, ENTRAÎNANT ULYSSE
ET SON VAILLANT ÉQUIPAGE LOIN DU RIUAGE.



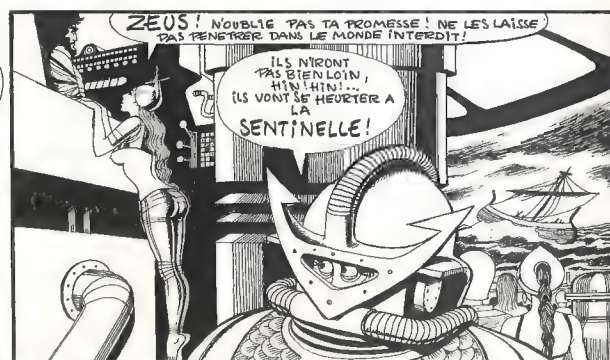
ENFIN !
LE PLUS DUR
EST PASSÉ !

QUE LES DIEUX
TENTENDENT !...
CAR CE MAUDIT VENT
DU NORD NOUS ENTRAÎNE
DANS LA MER DU
COUCHANT !...



LA MER DU COUCHANT ?
NE DIT-ON PAS QUE C'EST LA
MER DE L'ÉPOUVANTE ?

OUI...
ON DIT AUSSI QUE CEUX QUI
S'Y SONT AVANTURÉS N'EN
SONT JAMAIS REVENUS !...



ZEUS ! NOUBLIE PAS TA PROMESSE ! NE LES LAISSE
PAS PÉNÉTRER DANS LE MONDE INTERDIT !

ILS N'ONT
PAS BIEN LOIN,
HIN ! HIN !...
ILS VONT SE HEURTER À
LA
SENTINELLE !



AU-DELÀ DES LIEUX OCCUPÉS PAR LES HOMMES, AUX CONFINS
DU MONDE INTERDIT, SE DRESSE UNE ÎLE HABITÉE PAR
UNE GIGANTESQUE CRÉATURE DE CAUCHEMAR :
LA SENTINELLE...



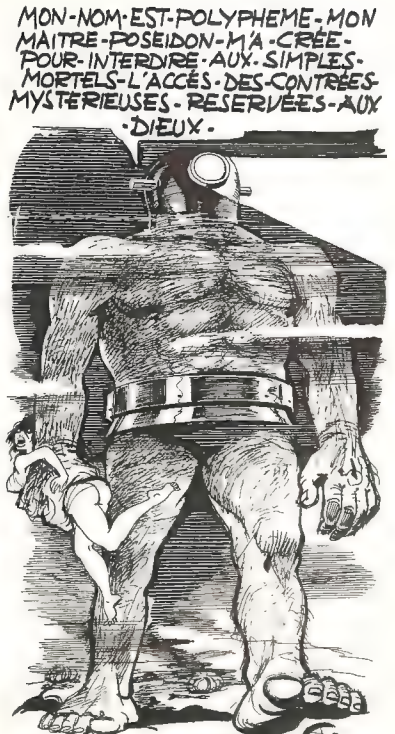
EST-CE UN MONSTRE, EST-CE UNE MACHINE ? NUL
NE PEUT SOUTENIR L'ÉCLAT DE SON REGARD. COMBIEN DE
MARINS, COMBIEN DE CAPITAINES... AVEUGLÉS PAR LE
FAISCEAU FOUROUVANT ÉMANANT DE L'ŒIL UNIQUE DE
POLYPHÈME, SONT ALLÉS S'ÉCHOUEUR CONTRE LES REDOUTABLES
BRISANTS QUI ENTOURENT L'ÎLE MAUDITE ? EST-CE LÀ LE
SORT EFFROYABLE RÉSERVÉ À ULYSSE ET À SES
MALHEUREUX COMPAGNONS ?



ILS N'ONT AUCUNE CHANCE DE S'EN TIRER !

POLYPHÈME VA LES FOUROUYER
EN UN CLIN D'ŒIL

ZEUS !
FAIS
QUELQUE
CHOSE !!!



MON-NOM-EST-POLYPHÈME-MON
MAÎTRE-POSEIDON-M'A-CRÉE-
POUR-INTERDIRE-AUX-SIMPLES-
MORTELS-L'ACCÈS-DES-CONTREES-
MYSTÉRIEUSES-RÉSERVÉES-AUX
-DIEUX-

À SUIVRE

Depuis 8 ans,
chaque mois, vous achetez
HARA-KIRI
JOURNAL BÊTE ET MECHANT

Maintenant,
chaque mois, vous achetez aussi
CHARLIE
JOURNAL PLEIN D'HUMOUR ET DE BANDES DESSINEES

Il vous reste encore des sous.
Ne dites pas le contraire je le SAIS.

Alors,
puisque vous avez encore de l'argent à foutre en l'air,
dès le lundi 3 février,
puis tous les lundis,
achetez

VITE FAIT - VITE LU

SUPPLEMENT HEBDOMADAIRE DE HARA-KIRI

pour **1F** seulement.

Sinon, volez-le!

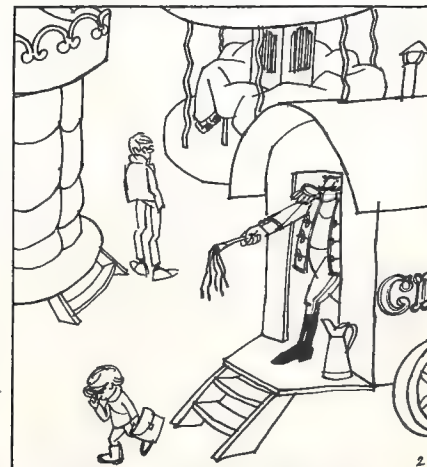
Et tant qu'il restera un sou au fond de votre poche,
nous créerons des journaux pour vous le prendre

* Le titre ne sera peut-être pas exactement celui-là. On ne sait pas encore.
Mais vous trouverez bien. Débrouillez-vous, quoi!

LE GRAND DUDUCHE



Je me souviens que, ces jours-là, je faisais mon vélo devant le collège et mes cahiers dans les sacs. Et, d'un coup léger,



Je me souviens de des au vieux Babut. Aujourd'hui, il y aurait une place vide en classe de première, près du rathéar...



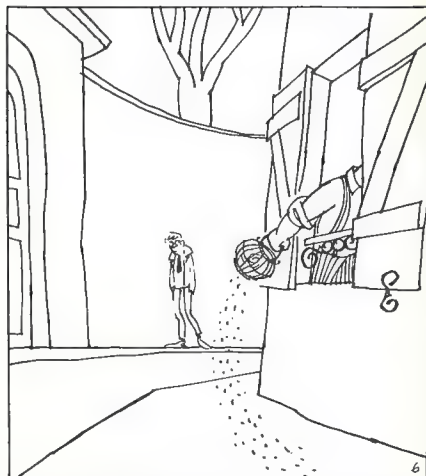
Quand "les autres" étaient rentrés, la ville semblait se reconstruire. Alors, j'allais me réfugier au Buffet de la Gare... pour l'évasion du deuil.



Tout, c'était les rues où il ne passait pas un chat... Rue de la vieille demoiselle, chez qui je n'avais plus rien à prendre me l'égaré de l'égaré.



Ensuite, l'animation des jours de marche. « Mme Tama, des trois qu'on a vu ce jeune homme s'est présentée au Bachet? » Ne restons pas là.



Après environ de rida, je ne rappelle ma qualité de dom-jeu-jeu-jeu. Je n'ai d'ailleurs jamais osé réclamer à M. l'intendant le prix de mes repas.



De toute façon, c'était pour de l'oubli. Je pourrais alors une v. la route à l'heure ou les v. les d'elles s'affaiblissent à passer un après-midi possible.



celle qui vont, par exemple, à l'achèvement de la correctionnelle d'un bonnet à la condamnation de quelques vagabonds. Personne. A moi, les grands espaces!



Après l'arrêt de la ville (ce n'était pas encore la classe sociale industrielle) je me suis aperçu que j'avais fait de la culture. On a toujours fait semblant de ne pas se voir...



À cinq heures, je faisais une rue Grande et je retrouvais mon père qui venait me chercher du temps. Demain, j'irai reprendre mon vélo au collège, demain.



Et là, je serais quelques billets d'excuse. Pour moi et pour... oui, ...in instant, j'ai fait une adèle. C'est la rue, du fessant des D. seau.



Mais qui reste-t-il de ma classe de rétrograde? Quelques fleurs retournées dans un livre, comme autant de souvenirs de ces journées. S'échoue.

cavanna

L'AFFAIRE DES SUICIDÉS DE LA TOUR EIFFEL

Accusé: La Tour Eiffel. L'accusé plaide coupable. Un mort par semaine, deux quand il fait beau. La Tour Eiffel tue. Pourquoi ? Comment ? Nous avons voulu savoir. Nous avons accompagné notre meilleur reporter sur la deuxième plate-forme. Nous avons fixé une caméra sur sa tête. 5... 4... 3... 2... 1... Zéro ! Sous prétexte d'ôter une araignée de sur son dos, nous l'avons poussé. Grâce à cet émouvant exemple de conscience professionnelle, vous pouvez vivre, comme si vous y étiez, sur le film sonorisé de la descente, récupéré dans les débris de la caméra, la passionnante aventure d'un suicidé de la Tour. Ayant pieusement épongé ce qui restait de notre reporter et l'ayant fait parvenir à sa veuve en même temps qu'une contravention pour utilisation abusive de la pesanteur sur la voie publique, nous nous avisâmes que, si la question du « comment » était résolue, notre embarras restait le même quant au « pourquoi ». Heureusement, le hasard, dieu des journalistes, veillait. Tournez la page...



Ci-contre :
Tête de lecture et haut parleur
reconvertissant en sons le dia-
gramme enregistré sur la piste
sonore du film.

SSSSS... : sifflement du vent.

HIPS : hoquet provoqué par le
vertige.

CLIKETI...
CLIKETI... : bruit du trousseau
de clés dans la poche de notre
reporter.

Ici, le trousseau de clés est
tombé de la poche.

Réflexions des touristes enregis-
trées en passant devant la pre-
mière plate-forme.

« Bon voyage ! » (en langage
moineau).

RAPPORT N°1

AFFAIRE: Suicidés de la Tour Eiffel
ENQUÊTEUR: Inspecteur PISTOLACCI Dominique

Conformément aux instructions, je m'y suis rendu sur les lieux habituellement fréquentés par l'édifice métallique plus connu dans le quartier sous le nom de Tour et sous le nom de la Tour Eiffel, aux fins d'investiguer sur les tenants et aboutissants des suicides réitérés qui troublent l'ordre public aux environs immédiates dudit édifice.

Mes premières constatations ayant établi que le déplacement des délinquants semblait s'effectuer de préférence du haut vers le bas, je me suis rendu acquéreur d'un ticket au guichet idoine et me suis propulsé vers les étages supérieurs.

Parvenu à la première plate-forme, je n'ai tout d'abord rien observé d'anormal, si ce n'est que les personnes qui se livraient à des incitations prohibées sur la personne d'individus du sexe masculin, ainsi qu'il ressortait clairement de leurs apostrophes: "On monte, chéri?" disaient-elles en désignant l'ascenseur. D'où je déduisais que des chambres sont aménagées en vue d'activités intermittentes et rétribuées dans les superstructures d'un édifice appartenant à l'Administration. Je me propose de rédiger un rapport à l'intention de la brigade des mœurs.

Je remarquai bientôt le manège de certains adolescents qui, debout sur le parapet, interpellaient les touristes. M'étant approché audiblement, j'identifiai ces mots: "Cent francs, milord! Jette cent francs!" Les touristes, surtout ceux accompagnés de leurs dames, jetaient des poignets de pièces de cent francs par-dessus le parapet et les jeunes gens plongeaient pour les repêcher. J'observai quelque temps cette scène typique de notre vieux Paris, poussant la conscience professionnelle jusqu'à lancer moi-même une pièce de un nouveau franc (voir note de frais jointe).

C'est alors qu'une idée me frappa. J'interrogeai habilement l'un des jeunes plongeurs. Il me répondit qu'effectivement il arrivait que certains de ses camarades ne remontassent pas après un plongeon. On ne savait trop pourquoi. Dans ce milieu, ça va ça vient, on n'est trop occupé à jouer des coudes pour se soucier du voisin.

Ma conclusion est qu'il n'y a pas d'épidémie de suicides, mais seulement des accidents professionnels. Je termine le présent rapport en suggérant qu'il soit dorénavant interdit de pratiquer la pêche aux pièces à partir des plates-formes de la Tour Eiffel.

VU
LE CHEF DU SERVICE:
Commissaire
Castaigne

21.08.1963

Signé

Pistolacci

Pièce jointe:
Photographie d'un suicide
prise pendant son interrogatoire
Pistolacci



RAPPORT N°2

AFFAIRE: Suicidés de la Tour Eiffel
ENQUÊTEUR: Inspecteur PISTOLACCI Dominique

Suite à la recrudescence des suicides et après qu'eurent été prises les mesures d'interdiction préconisées dans mon précédent rapport et consécutivement à des allusions précises de mes chefs quant à mon avenir dans la circulation urbaine, j'ai décidé d'un commun accord de reprendre mon enquête au début de l'été.

D'abord, il me fallait examiner à fond l'arme du crime, en l'espèce la Tour Eiffel. Désireux de ne négliger aucun moyen d'investigation, j'obtins l'autorisation de faire venir sur place le camion-laboratoire de la police, équipé d'un appareil à rayons X. Je fis prendre plusieurs clichés radiographiques de la Tour par nos spécialistes en tant qu'ils obtenaient l'authentification d'œuvres d'art. Immédiatement, j'obtins des résultats positifs. En effet, les clichés faisaient apparaître nettement, sous l'image de la Tour Eiffel, une œuvre plus ancienne que l'on avait grossièrement recouverte. Je tenais une piste.

Mes recherches me menèrent ensuite dans un cinéma de Belleville. On jouait "La Tour de Nesles ou les Turpitudes d'une Reine". C'était bien cela: l'œuvre antérieure révélée par les rayons X était la Tour de Nesles!

Je commençais à entrevoir une théorie: On sait que Marguerite de Bourgogne faisait jeter ses amants usagés du haut de la Tour de Nesles. La certitude s'imposait à moi que c'étaient ces godelureaux que l'on retrouvait au pied de la Tour Eiffel. Encore fallait-il le prouver.

Je m'adressai à la Ville de Paris, qui ne voulut absolument pas permettre que l'on effaçât ne fût-ce qu'une infime partie de la Tour Eiffel pour voir ce qu'il y avait dessous. Il me fallait donc agir clandestinement. Mes chefs, pressentis, m'assurèrent: 1° que c'était une excellente idée, 2° que si j'abimais la Tour Eiffel, je devrais la réparer en dehors des heures de service.

Ce soir-même, je serai à pied. d'œuvre.

Signé

VU
LE CHEF DU SERVICE:
Commissaire
Castaigne

Pièces jointes:
1) Photo d'un suicide au sol.
2) Premiers soins à un suicide par les
équipes de la voirie.



RAPPORT N° 3

AFFAIRE: Suicides de la Tour Eiffel
ENQUÊTEUR: Inspecteur PISTOLACCI Dominique

Après une ascension pénible mais sans histoire par les poutrelles, j'atteignis la troisième plateforme. Au delà commencent les régions inexplorées. J'avais décidé d'effacer un petit coin tout en haut de la Tour, là où ça se verrait le moins. En e un suprême effort? je me hissai jusqu'au drapeau, lequel, soit dit en passant, aurait besoin d'aller au nettoyage, depuis le jour de l'inauguration qu'il est là.

Comme je commençais à frotter, voilà que j'entends qu'on m'interpelle dans une intention nettement péjorative. Je cite: "C'est ça, ne vous gênez plus, bougre de galaplat! Vouliez-vous un coup de main?" Fin de citation.

La voix venait d'en-haut, ce qui, sur le moment, ne m'ôtait pas autant que cela aurait dû? Je leva la tête, mais je n'ai vis qu'un câble attaché par un nœud à l'anneau qui se trouve au bout de la Tour. Ce câble semblait se perdre dans les nuages. ? Je tirai dessus. Il y en avait long. Je ne crois pas nécessaire de répéter ça. Plus je tirais, plus la voix se rapprochait.

Enfin, j'amenai à moi une sorte de très grand panier d'osier avec un individu u dedans. C'est ledit individu qui m'abreuvait de malhonnêtetés répétées et véhémentes. Lui ayant produit ma carte de la P.J. et l'ayant sommé, au nom de la loi, de me décliner ses nom, prénoms, profession et domicile, ainsi que les motifs de sa présence en ces lieux interdits au public, il me fut répondu par? l'intéressé qu'il se nommait EIFFEL, Alexandre-Gustave, ingénieur diplômé, domicilié, au-dessus de la Tour du même nom, dans le panier que j'avais présentement sous les yeux, lequel panier était solidaire, par l'intercession de câbles multiples, d'un ballon situé encore plus haut et dont il constituait la nacelle.

Ayant prié le sieur Eiffel de me produire une quittance de loyer datant? de mois de trois mois attestant ses droits à l'occupation d'un local dépendant d'un édifice d'intérêt public, il me fut répondu textuellement: "Quel édifice?"

Bien que suspectant une intention persifleuse sous l'apparente absurdité de cette question, j'en ignorai délibérément le caractère irrespectueux pour l'autorité que je représente et je répondis, en désignant la Tour sur laquelle +? je me trouvais: "Celui-ci." A quoi l'interpellé me répondit: "Ça? Mais c'est mon ancre!"

Désirant interroger plus à fond le sieur Eiffel, je lui intimai l'ordre de me suivre au commissariat. Le sieur Eiffel me rétorqua qu'il ne ferait aussi bien sa déposition chez lui, devant un bon grog. Bien que ne consommant jamais de boissons alcoolisées pendant? les heures de service, je crus peu pouvoir prendre sur moi, dans l'intérêt de mon enquête, d'accepter exceptionnellement sa proposition.

J'entrai donc dans la nacelle, laquelle était confortablement aménagée, quoique dans un style que je qualifierai de vieillot. Il y avait beaucoup d'instruments que je présuma scientifiques. Le sieur Eiffel alluma une lampe à pétrole à sujet artistique, laquelle lui avait été offerte, m'a-t-il déclaré, par un sieur Gabarit, pour qui il avait construit un viaduc. - fit bouillir de l'eau sur un réchaud à charbon de bois et prépara deux grogs. Il me fit alors la déposition suivante, laquelle j'écrivis sous sa dictée sur une machine à écrire d'un modèle ancien et que je lui donna à signer.

DEPOSITION

Je, soussigné, EIFFEL, Alexandre-Gustave, ingénieur, né à Dijon (Côte d'Or) en 1852, déclare faire la présente déposition de mon plein gré et à toutes fins utiles. En l'année 1889, je conçus le projet de construire un ballon militaire de dimensions colossales afin d'aller reconquérir l'Alsace et la Lorraine. Je soumis mes plans au Ministre de la Guerre. Mais les bureaux, toujours routiniers, firent traîner la décision. Pendant ce temps, je commençai à construire mon ballon, à mes frais. J'avais loué un petit terrain sur le Champ-de-Mars. Je commençai par fabriquer l'ancre, une ancre très grande, évidemment, puisqu'elle devait être en proportion du ballon. A peine était-elle terminée que j'appris avec désespoir qu'un traître nommé Dreyfus avait vendu les plans de mon ballon à un Allemand, le comte Zeppelin. L'Etat-Major français, alors, se tourna vers les plus lourds que l'air, par engouement pour les billeversées d'un certain Clément Ader qui prétendait faire voler des expèces de cerfs-volants nommés "avions".

APPORT N° 3 (suite)

Je fus sommé d'enlever mon ancre, sous prétexte qu'elle gênait la circulation. Mais je me suis réfugié tout en haut de l'ancre et je suis juré que, malgré l'incompréhension de mon ingrate patrie, je lui rendrais l'Alsace et la Lorraine. Depuis, chaque nuit, je descends dans la rue pour fouiller dans les poubelles. J'en ramène des tas de choses qui me servent à confectionner mon ballon. Et justement il est achevé depuis l'hier soir. Je vais enfin pouvoir lever l'ancre et rendre l'Alsace et la Lorraine à la France. (Ici, le sieur Eiffel a versé une larme, probablement d'émotion.)

QUESTION: Que savez-vous au sujet des suicides de la Tour...heu...de l'Ancre Eiffel?
REPONSE: Vous voulez sans doute y parler de ces galopins qui gri qui grimpent sur mon ancre? Ah, mais, c'est qu'ils me l'abîmeraient! Alors moi, quand il y en a un qui s'appuie au parapet, pruit! j'appuie sur un bouton - ici, vous voyez? - et le parapet bascule par une charnière. Le galopin dégringole et hop! un ressort remet le parapet en place. Ça fonctionne avec une pile électrique. L'électricité, vous avez entendu parler? Une chose étonnante. Je vous prédis qu'un jour on s'éclairera avec ça. Oui, oui, parfaitement! Non, je n'ai plus rien à ajouter.

Lui et approuvé
signé: *dist*

Sa déposition relue et signée, je priai le sieur EIFFEL de me suivre à la P.J. où il serait inculpé d'homicides volontaires ayant entraîné la mort. Le sieur Eiffel me rit grassement au nez et me déclara qu'il était temps de lever l'ancre. Chantant "Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine" sur un ton que j'estimai faux, il se mit à tourner la manivelle d'un treuil sur lequel s'enroulait un câble. Ayant regardé par un hublot, je m'aperçus que la Tour Eiffel se balançait au bout du câble et montait lentement vers nous.

Je termine ce rapport au rayon. Je le jetterai par-dessus bord. J'espère que celui qui le trouvera le fera parvenir à mes supérieurs hiérarchiques. Je suis à plat-ventre dans la nacelle terrassé par le coup de manivelle que m'a tout flanqué le sieur Eiffel lorsque je voulis m'opposer au départ. Le vent s'est levé. La Tour Eiffel se balance au bout de son fil, de plus en plus fort. J'entends s'écrouler les maisons qu'elle fauche. Vous filons plein Est. J'ai mal au cœur. *dist*

NOTE: Le présent rapport (N° 3), trouvé par moi près des ruines de Nogent-sur-Marne, prouve de façon définitive que ce n'est pas une bombe atomique française explosée par inadvertance, ainsi que l'insinuent perfidement les ennemis de notre grandeur nationale, et pas davantage une bombe H soviétique, qui a ravagé Paris, faisant notamment disparaître la Tour Eiffel. La guerre mondiale s'est terminée et dont je suis l'unique survivant était donc une erreur. *dist*

VU
LE CHEF DU SERVICE:
Castagn

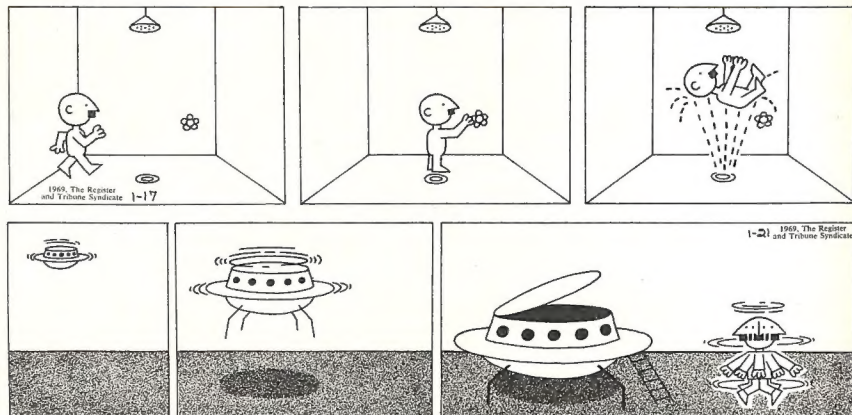
A CLASSER

18 AOÛT 1963

* Ce sieur Pistolacci sera-t-il joint aux autres dépositions?
Commissaire Castagn

perkins

John Miles



PEHENIX

Edité par la SOGERLID (Société d'Etudes et de Recherches des Littératures Dessinées)



le n° 8 est actuellement en vente

Au sommaire :

Pellos, par Edouard François
 Gotlib, par Claude Moliterni
 Orion, le laveur de planètes
 Jean de La Hire, par Georges Fronval
 Wizard of Id, par Pierre Couperie
 Korgan, par W. Molino
 Alix a 20 ans, par J. Martin
 B.D. et racisme, par A. Roux

Dans les principales librairies.

A défaut:

9, rue des Filles-du-Calvaire, Paris 3ème.

Le numéro : 6 francs.

HARA KIRI n. 89
 FÉV. 69
 MENSUEL
 4,00 F

journal bête
 et méchant

et ça vous fait rire?



Ceci est la couverture du n. 89 de Hara-Kiri. Si vous voulez avoir le reste, allez chez le marchand de journaux. Arrachez la couverture d'un exemplaire de Hara-Kiri, vous n'en avez pas besoin. Donnez seulement 3 F 50 au lieu de 4 F, en expliquant que vous ne payez que ce que vous prenez. Vous aurez de quoi lire et vous vous serez fait un ami.